JOANN SFAR

GRANDCLAPIER

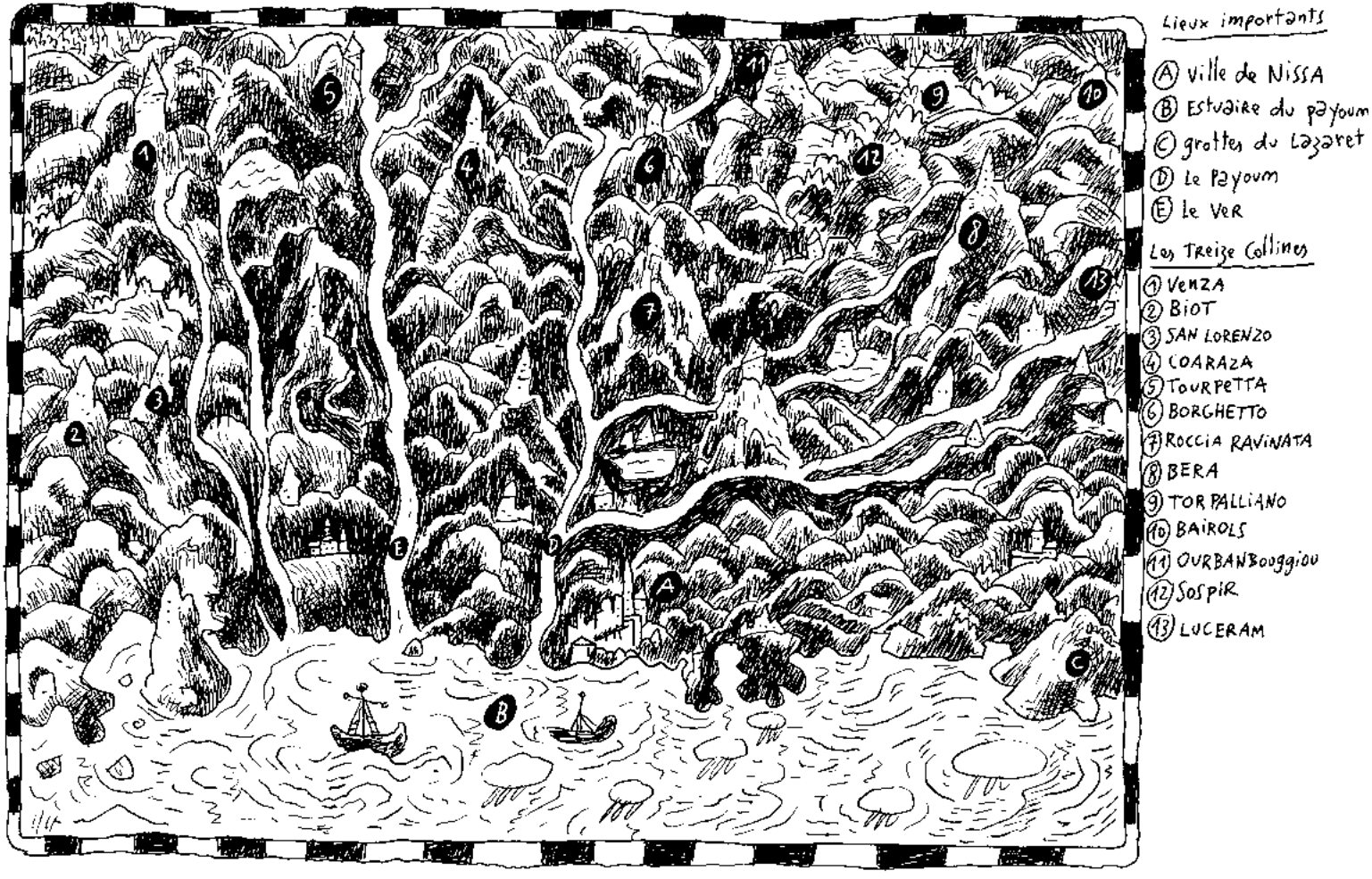
UN ROMAN DE L'ANCIEN TEMPS • GALLIMARD

Joann Sfar

Grandclapier

un roman de l'ancien temps

Gallimard



Chaque géant porte le nom soit de sa colline, soit de la famille dont il s'occupe.
Attention ! Les noms des collines ne sont pas les noms des royaumes.
Par exemple, le château des Lascaris est sur la colline de Tourpetta.

© Gallimard Jeunesse, 2014, pour le texte et les illustrations

Le Balafré

Une fois dans l'arrière-pays, il y avait cette vieille qui gardait un bébé. Le père et la mère étaient partis on ne sait où. Il y avait des bourrasques. Elle faisait du feu pour le petit emmailloté. Elle lui racontait des histoires qu'il ne comprenait pas puisqu'il ne savait pas encore parler ni marcher ni faire caca sur commande. Elle souhaitait juste qu'il ait chaud et qu'il entende une voix qui lui voulait du bien.

En somme, à cet âge-là, ils sont encore semblables à des petits chats, les humains. Il avait mal au ventre. La vieille se mit à avoir peur. Elle se dit que c'était le yaourt qui ne passait pas. On lui avait confié l'enfant.

Et s'il tombait malade ? Et s'il mourait ? Par chez nous, ça va très vite, surtout sur un petit estomac. Le mauvais fromage blanc, avec les mauvaises myrtilles qui ne sont pas des myrtilles mais des saloperies qui collent les yeux, et ça y est, on peut creuser la petite tombe et dire des prières qui ne serviront à rien. Les mouches ont faim, elles mangent, pondent et c'en est fini du petit.

Elle avait peur de ça alors elle lui caressait le ventre pour qu'il cesse de pleurer.

La porte s'ouvrit et une rafale de vent fit tout valser dans la bergerie. Le vieux chien de la mamie se précipita sur la porte. C'était un soldat de Dieu qui venait d'ouvrir. Il avait de grands yeux bleus bridés et une balafre qui lui coupait la gueule en deux. Pour le reste, comme ceux de son ordre, l'épée enflammée avec l'œil du pape en haut du manche, l'armure rutilante, et sans cesse en train de hurler et de donner des ordres.

– Ne crie pas, le supplia la vieille dame. Le petit a mal au ventre.

– Tu faisais de la sorcellerie ?

– Non monsieur, répondit la vieille. Juste ma main fripée sur son ventre, et des histoires du passé, ça n'est pas une magie bien puissante.

– C'est interdit ! Tu ne dois raconter que les prodiges du Dieu unique.

– Fort bien, dit la vieille, je t'en supplie ne me punis pas pour mon inculture. Je ne les connais pas. Dans nos collines, on n'entend pas bien. Les histoires de Nissa, elles ne montent pas jusqu'à nous.

Il marchait vers elle. Il n'avait pas fermé la porte. Le froid entrait avec lui.

– Peut-être, ajouta la vieille, tu peux t'asseoir. Je te ferai à manger, et toi, tu m'en diras, des histoires du nouveau dieu. Ça n'est pas grave, je veux bien m'instruire de tes choses de jeunes, mais ferme la porte, et fais moins de bruit pour le petit.

– Donne-moi cet enfant. Il sera mieux à Nissa.

La vieille fit celle qui ne comprenait pas. Le grand soldat expliqua qu'il était la justice et le bras de la vérité et d'autres phrases semblables. Il voulait l'enfant et qu'on l'éduque dans la nouvelle religion, dans des choses collectives, où les enfants mangent dans des cantines et répètent des prières plutôt que de discuter et d'entendre leurs grands-mères.

La vieille reculait au fond de sa chaumière, serrant contre elle le petit. Le chien s'approcha du soldat en grognant et d'un grand coup de talon, le guerrier lui écrasa le crâne. Le chien mourut lentement et en pleurant.

– Attends, supplia la grand-mère. Ses parents ne sont pas là. Attends qu'on en parle avec eux.

L'autre ne voulait pas attendre, il disait que ça n'était pas lui, que c'était la volonté de Dieu. Qu'il fallait s'y soumettre et que maudit celui ou celle qui prenait d'autres chemins.

Il posa la main sur l'enfant et commença à le tirer vers lui. La mamie s'accrochait à son petit. Elle plongea ses yeux presque aveugles de cataracte dans les yeux clairs et bridés du soldat de Dieu. De la voix la plus gentille et la plus grave dont elle était capable, la vieille le prévint de ce qu'elle allait faire.

– Je vais te rappeler ton enfance, lui annonça-t-elle.

Le guerrier eut un temps d'arrêt. La grand-mère posa trois doigts sur son front, suivit l'affreuse cicatrice et claqua des phalanges. Instantanément, le justicier de Dieu vit défiler sa mémoire.

– Tu vois ! Tu vois ! lui dit la grand-mère ! Toi aussi ! Est-ce que tu souhaites ça à un enfant ?

Alors il se mit à balbutier. Elle lui faisait voir que lui aussi avait été arraché à ses parents et qu'on l'avait mis dans un de ces temples où l'on fouette les gamins quand ils ne savent pas apprendre par cœur. Qu'est-ce qu'il fallait faire ? Répéter des prières dans une langue à laquelle on ne comprenait rien. Lui, tout petit, faisait semblant. Il pratiquait les mouvements avec les lèvres et prétendait connaître les longues phrases du Dieu unique. Des syllabes dépourvues de sens qu'on ânonnait en agitant la tête. Et tout ce qu'on devait savoir, c'est que celui qui ne disait pas la prière prenait des coups sur la tête. Parfois le fouet, parfois le pied, parfois de l'eau brûlante sur la figure. Parfois tout nu chez le vieux prêtre et il abuse de ton corps. Et il dit que c'est ta faute. Et tu retournes dans le dortoir et ce sont les grands qui abusent de toi. Et eux aussi te disent que tu es coupable de ça. Parce que tu n'es pas assez fort, parce que tu n'es pas assez soumis, parce que tu ne crois pas assez. On te dit que la mort c'est bien. On te permet de faire du mal aux autres pour te venger des souffrances que tu endures. Et surtout, on t'apprend que chaque fois qu'il te vient une idée saine, ou normale, ou logique, il faut te taire. Il vaut mieux répéter les bêtises du groupe. Et respecter toutes les choses qui font mal. Se frapper soi-même la tête contre les colonnes. Ne pas dormir. Ne pas manger. Ne pas se promener tout nu. Ne pas parler aux filles. La religion du « Ne Pas ». Et on ne te dit jamais que c'est bien. On t'annonce toujours plus d'interdits.

Alors tu prends ce regard idiot et méchant, de celui qui a tellement souffert qu'il observe le monde comme un terrain où lâcher sa rage. Et chaque fois que tu fais souf-

frir les autres ou que tu abîmes le monde, on t'a appris à dire : « C'est pas moi, c'est Dieu qui le veut. »

– Couillon, va ! lui dit la vieille.

Il était hypnotisé, elle poursuivit et elle lui raconta comment il était devenu le chevalier errant.

Il était le meilleur, à l'école du pape. Il avait tout pour finir chantre du théâtre de Nissa. Celui qui parle avant le pape. Celui qui égrène les cantiques. Celui qui tient le fouet.

Malheureusement, une nuit qu'on le battait, les coups laissèrent des traces. Il voulut se défendre. C'était sur l'embarcadère où l'on organise la dispersion des méduses. Au moment de la servitude quotidienne, qui consistait à pousser des méduses géantes loin des conduits d'approvisionnement en eau pure, d'autres clercs, comme lui, déplaçaient les grandes créatures gélatineuses à l'aide de longues perches. Des condisciples l'avaient attendu là, des jaloux, et ils lui avaient cogné la figure, jusqu'à le faire tomber parmi les monstres purificateurs. Ces méduses qui enlèvent le poison de l'eau du port et qui rendent buvable l'eau de mer, elles brûlent la peau, même celle du croyant.

Ses deux yeux bleus furent miraculeusement épargnés. Mais le reste de la face avait été défiguré. En conséquence, il n'avait pas pu être prêtre car le Dieu unique ne veut pas qu'on voie les disgrâces physiques. Alors, très en dessous de ses capacités professionnelles, le voilà qui était soldat de Dieu. Autrement dit, une brute avec une monture et une grosse épée, qui traverse le pays pour enrôler ou tuer, selon que son interlocuteur suit la nouvelle religion ou se rebelle contre elle.

– Et tu es quoi, maintenant, lui demanda la vieille ? Maintenant, tu es malheureux. Alors écoute-moi, tu ne nous as pas vus. Tu prends ta gueule de con et tu t'en vas.

À ce moment-là, les parents sont rentrés. Ils avaient eu un pressentiment. Le papa avait cessé sa chasse. Il avait dit à la maman : « Conduis vite, je n'aime pas cette tempête. Je n'aime pas que le petit soit seul. » Et si les parents n'étaient pas revenus, sans doute que l'hypnose de la mamie aurait très bien fonctionné et que le fils de chienne, pardon, le malheureux endoctriné, n'aurait pas pris le petit enfant.

Mais le père, voyant ce guerrier en armure dont le gantelet malmenait le ventre de son petit, le père poussa un hurlement et brandit sa hache. Instantanément, le soldat se réveilla de sa rêverie. Le temps qu'il se retourne et la lame du bûcheron lui cognait l'épaule.

Il pencha en avant sous le coup. Ça n'avait pas traversé l'armure. Tout le monde criait, la mamie, la maman, le papa avec sa hache et le bébé.

Le soldat de Dieu se retourna grâce à ses techniques. Trente ans qu'il se battait trois heures par jour il fallait bien que ça serve à quelque chose.

Sa lame « de justice » s'enfonça dans le ventre du papa. L'œil pontifical qui ornait le manche se mit à luire et la « justice » vint à l'épée. Étrange mot qu'ils emploient, pour définir le moment où leurs armes deviennent incandescentes. Le papa grilla de l'intérieur.

La maman se précipita sur son enfant. En chemin, elle reçut un coup de genou dans le ventre et tomba au sol. Au nom de la justice et de Dieu et pour la châtier d'avoir vécu

hors mariage avec un polythéiste, le Balafré lui trempa sa lame de flammes dans le dos. Les vertèbres se collaient sous la chaleur volcanique de l'arme évangélique.

Restait ce petit bébé qui devenait bleu à force de pleurer. Et la vieille, très en retard, qui se décida enfin à appeler le Diable.

Or ce jour-là il y avait Nadège. Une fille aux yeux vairons et qui se changeait en renard quand ça lui chantait. Mais elle vint trop tard. Au moment où elle accéda à la bergerie, la vieille dame avait le corps dans la cheminée, et la tête dans la soupière. On lui avait coupé la langue, arraché les yeux, tout ce qu'on pratique quand une femme vous fait très peur et qu'on essaie d'affirmer, de la voix la plus bête possible : « Dieu est grand, et il a un sexe masculin. »

Le Balafré n'était plus là.

Nadège se promit de le poursuivre et de l'assassiner. Elle se mit à humer sa piste. Avec la tempête, elle ne sentait rien.

Elle voyait bien qu'il manquait un bébé. C'est la richesse dont les monothéistes sont le plus friands, les enfants. Ils leur enseignent la peur, la haine, ils leur apprennent à aimer mourir.

Alors Nadège laissa là sa robe blanche décorée d'amandes argentées. Elle enleva ses boucles d'oreilles en perles et se changea en renard. Elle pouvait le faire une fois par jour. Et elle partit sur les traces du Balafré.

Au bout d'un moment, la piste fut plus facile à suivre. Il y avait un hameau, dans lequel le Balafré avait semé

quelques corps. Et encore l'odeur des enfants qu'il emmenait. Heureusement, si on peut dire, tous ces petits êtres braillaient assez fort pour que, malgré l'orage, on puisse les traquer sans trop de difficultés.

Nadège parvint enfin au campement des soldats de Dieu. Il y avait ce grand chef en armure, le défiguré aux yeux bleus. L'accompagnaient quelques sous-fifres, lourdement armés. Chacun avec sa monture officielle, de gros batraciens caparaçonnés. L'un d'eux, allez savoir pourquoi, montait une sorte d'autruche. Ils étaient en train d'attacher leurs destriers et ça piaillait, ça coassait, la pluie n'arrangeant pas grand-chose. Les montures se disputaient.

Comme ils ne savaient rien, ni de la magie sourcière, ni des réalités des bois, ces citadins fanatiques avaient commis l'imprudence d'attacher tous leurs destriers au même vieux caroubier. Ils firent un cercle un peu à l'écart de l'arbre et dressèrent leurs tentes. Tous s'assirent devant et joignirent leurs épées. Instantanément la dizaine de lames prit feu et assura autour d'eux une sorte de barrière protectrice, sans vent ni pluie.

Il s'agit sans doute aussi d'une alarme, songea Nadège, mais ça ne l'inquiétait pas beaucoup. Les enfants s'agglutinaient dans une sorte d'enclos construit à la va-vite. Les petits avaient entre six mois et trois ans. Il y en avait quatre. Les soldats leur avaient jeté une sorte de bouillie. Ils ne savaient pas du tout quoi faire de ces gosses. C'était sans doute une constante dans leur doctrine : vous fiche dans une situation inextricable et souhaiter que quelqu'un meure afin de pouvoir dire à celui qui

s'en tire qu'il a du mérite, qu'il est le plus puissant et que Dieu est avec lui.

Alors Nadège fit cette chose simple, qu'on apprend en cours moyen de sourcellerie deuxième année : elle s'approcha discrètement de l'arbre et se mit à chuchoter la formule qui…

Oh ! elle avait oublié de redevenir humaine. Ça donna juste un petit glapissement de renard. Ça ne fonctionnait pas. Elle reprit sa forme normale : une jeune fille rousse de dix-sept ans. Sans vêtements ni boucles d'oreilles, mais avec une chevelure assez longue pour qu'on se cache dedans sans perdre toute pudeur. Et dans cet appareil, elle chuchota aux nœuds de l'arbre la formule de rétraction. Et en entendant cela, le caroubier, qui était d'une nature obéissante, commença à rentrer dans le sol. On entendait cliqueter ses longs fruits durs et inutiles. Ses branches coupantes se frottaient les unes aux autres tandis qu'il se recroquevillait dans la terre, entraînant avec lui sept crapauds géants et une autruche.

Les montures se mirent à beugler. Elles s'étranglaient et en voulaient au voisin. C'est une réaction commune chez les animaux de trait, quand l'un tombe dans une ornière, il s'imagine que c'est la faute de celui d'à côté.

Les soldats de Dieu quittèrent leur protection magique et voulurent faire quelque chose. Ils tapèrent sur l'arbre à coups d'épées enflammées. Cela eut pour effet de cramoisir leurs montures.

Dans cette panique, Nadège put libérer les petits et se tailler avec eux dans la boue. Elle en tenait un dans les bras, un par la main et les deux autres couraient derrière.

Le Balafré la vit qui partait. Il se doutait bien qu'avec sa grosse armure, il ne pouvait pas rivaliser de vitesse. Alors il arma une des arbalètes qui pendaient à sa ceinture, une arme efficace et qu'on tient d'une main, capable de projeter en ligne droite des carreaux épais comme le pouce.

On n'entendit rien. L'un des enfants ouvrit une grande bouche et s'étala dans la terre. Nadège s'en aperçut un peu plus tard, qu'il lui manquait le plus grand. Elle n'avait aucun moyen de savoir s'il avait survécu, s'il était mort sur le coup ou s'il était encore agonisant, le visage sous la pluie, à faire des bulles avec ses lèvres. Elle en avait sauvé trois, c'était déjà ça.

Bien vite, elle chercha le couvert des bois, là où les monothéistes n'osaient pas s'aventurer, à cause des géants, à cause des tarasques et de ces vieilles choses qu'ils ne savaient même pas nommer tant leurs appellations changeaient avec les saisons, avec le vent, ça n'était ni leur monde ni leurs secrets.

Elle conduisit les enfants à leur famille, mais ils n'avaient plus personne. Alors elle fit comme souvent, elle les emmena chez le Sourcier.

Et que fit le Sourcier ? Il prit tous les petits sous son bras, et il les emmena au bout du monde, sous un volcan, au-dessous de l'océan, chez Guynesse la formatrice. Il leur fit perdre la mémoire, pour ceux qui savaient déjà parler. Et chacun d'eux, à sa façon, allait devenir un sourcier.